Jacques Berque
Professeur au Collège de France

Arabies

Edition augmentée



STOCK + PLUS
Arabies/Islamies

582
fév-82

Z
22377
3)

Dans la même collection

Ghassan KANAFANI : *Contes de Palestine*
Salah STETIE : *La Unième Nuit*
Chems NADIR : *L'Astrolabe de la mer*
Gérard CHALIAND : *Anthologie de la poésie populaire kurde*

Arabies

Jacques Berque
Professeur au Collège de France

Arabies

Entretiens avec Mirese Akar

ÉDITION AUGMENTÉE

Prix de l'Amitié Franco-Arabe 1979

STOCK + PLUS
Arabies/Islamies

DL-26-11-1980-33657



Tous droits réservés, pour tous pays
© 1978, 1980, Éditions Stock

Regarder l'Orient au second degré, la tentation est forte pour certains Arabes coupablement intellectualisés et qui, pour l'essentiel, tiennent leur culture de l'Occident. Libanaise d'éducation française, je n'ai pas toujours su y échapper. Ce monde s'offre avec trop de générosité, il exauce les désirs presque en les prévenant : aussi bien fallait-il se méfier. A son ingénuité, j'avais choisi de répondre par de la rouerie, ayant sans cesse à l'esprit une mise en garde de Fromentin qui ne voulait pas se laisser prendre au piège de la couleur locale, et surprendre par un poudroiement de splendeurs. Au lieu de lire en clair ce monde arabe où je vivais, je le transformais en un message codé, je mettais entre lui et moi une distance amusée — m'y promenant parfois à la façon des touristes —, ou alors, plus souvent, une grille épaisse de références littéraires.

Les choses les plus quotidiennes ne me devenaient intelligibles, ou ne me procuraient du plaisir, que par l'intercession d'une œuvre d'art, c'est-à-dire avec une caution venue d'ailleurs. Pendant des heures, par exemple, je m'appliquais à retrouver l'odeur et la

saveur de l'Orient à travers la bergamote poivrée dont parle Paul Morand au début de La Nuit turque, *ou le rahat-loukoum qu'évoque Sartre dans une des nouvelles du* Mur. *D'un discours politique, je ne retenais qu'une incongruité de lexique ou un effet de style dont je cherchais la clé chez quelque vieux rhétoricien. Et, devant un spectacle de danse du ventre, qui est de pure sensualité, ce qui m'enchantait surtout, c'était de savoir, pour l'avoir entendu dans un dialogue de film, que la danseuse traçait avec son nombril un huit couché qui est, en langage mathématique, le signe de l'infini.*

Ainsi, ma sensibilité s'était complètement dévoyée. Je réduisais la réalité à quelques points d'érudition. A la limite même, j'en étais presque à me passer d'elle : plutôt que de marcher dans les rues et les souks pour y sentir battre la vie, je m'efforçais d'éprouver méthodiquement le mal du pays, tout en restant chez moi.

On finit par se repentir d'une telle perversité. A l'origine, peut-être ai-je donc voulu ce livre, un peu comme une expiation. Je me trouvais à Paris, éloignée du monde arabe par la guerre civile au Liban. Et, parce que j'étais loin, j'ai eu envie — ou besoin — d'élucider une fois pour toutes mes étranges rapports avec lui. Mais on ne se défait pas si aisément d'un tour d'esprit. Là encore, c'est une intercession, quoique d'une autre sorte, qu'il me fallait : celle de Jacques Berque qui, dans son bureau du Collège de France, pouvait mieux que moi expliquer ce monde auquel pourtant j'appartenais. Il venait périodiquement le presser de questions et je le voyais alors à Beyrouth, escale obligatoire de chacune de ses quêtes.

J'admirais dans son œuvre la dialectique plurielle, les digressions chatoyantes, l'alliance de la méditation philosophique au poème sociologique, de l'abstraction au lyrisme, et ces arabesques subtiles et ductiles qui sont pour lui le plus court chemin de Rabat à Mossoul ou de Koweit à Ryad.

Un soir, au Caire, à une interrogation particulièrement anxieuse que je lui adressais, il avait répondu par un trait d'humour que je n'attendais pas. Je lui avais alors reproché la désinvolture de son propos. Puis, j'y ai repensé : après tout, sa réflexion était plus profonde qu'il n'y paraissait. Sûrement y en avait-il beaucoup d'autres que, par décence universitaire, il ne s'autorisait pas dans ses livres mais qu'il consentirait à faire au cours de libres conversations. Et, parce que les Arabes vivent une époque complexe et heurtée, il m'a paru nécessaire de porter sur la place publique les précieuses remarques de quelqu'un qui les observe, dans l'espace et le temps, avec la complicité mais aussi l'attention sans complaisance de celui qui aime vraiment.

Mirèse AKAR.

Pour une vie comme la mienne, une vie gémellaire, mi-partie d'Orient, mi-partie d'Occident, le risque ou, si vous préférez, le mal, c'eût été, ce pourrait être de confondre. Confondre en moi l'Orient et l'Occident, confondre l'action et l'idée, en faire de réciproques bâtards. Ainsi m'a-t-il fallu constamment récuser les jonctions fallacieuses, pour en trouver, si possible, de véritables. Cela n'a pas été facile.

Né au Maghreb, sur une terre deux fois blessée — par la détérioration du colonisateur, non moins que par la dépossession du colonisé —, j'ai connu mon champ d'épreuve et franchi ma ligne de partage en un moment très dessiné dans l'histoire : la guerre qui, pendant plusieurs cruelles années, dressa non pas les Arabes contre la France, mais des Arabes, et plus spécialement des Maghrébins, et plus spécialement encore les Algériens contre la perte de leur identité. Pourquoi ce conflit me fut-il tellement vital (ou mortel) ? Pourquoi fut-il pour moi plus décisif et jusqu'ici de plus grande conséquence que les guerres européennes, ou les révolutions de même nom ? C'est parce que né d'une famille coloniale, colonial

moi-même pendant une partie de ma jeunesse, je me suis alors rallié à ce qui trahissait apparemment ces premières bases. Mais cela même en profondeur me promettait l'accès à une réalité du monde, incomparablement plus fertile pour les autres et pour moi.

Vous allez dire que je m'alignais sur toute une part de l'intelligentsia française. Mais non, je n'avais pas suivi entièrement le chemin de ce groupe inquiet et généreux, dont cependant je fus en l'occurrence et me proclame toujours solidaire, parce qu'il exprime généralement mieux que tout autre une France de l'universel. Chez beaucoup d'intellectuels, et non des moindres, l'anticolonialisme surgissait comme une rageuse pénitence. Certes, nous avions presque tous commencé par accepter l'héritage que figuraient, couleur de vin, les mappemondes de notre prime jeunesse. Eh oui ! Nous avions prétendu régaler la Terre de notre gros rouge, et son élite de nos grands crus. Elle prodiguait en échange ses richesses pour notre bourgeoisie, son sang pour nos guerres. Et parfois, en sortait, attendrissante merveille, quelque poète ou polytechnicien. Mais voici que nous apprenions, dans les années 40, que d'occupation, il n'en est jamais de bonne ni d'innocente. Pour beaucoup d'entre nous, le ralliement à la cause des indépendances d'outre-mer — comme on disait, mais il s'agissait, en fait, d'un plus-outre non seulement spatial, mais psychologique — se doubla d'un besoin d'expiation.

Je me suis « politisé » dès le Front populaire de 1936, et dans un sens qui, vers 1942-43, se radicalisa. Seulement ma façon d'aborder le socialisme ne devait rien au péché originel. L'erreur, l'anachro-

nisme, la nocivité des conduites personnelles et de groupe me frappaient davantage que leur culpabilité subjective. Non, je ne me suis pas reconnu, dans les années 50, aux oratorios douloureux par quoi, désespérément, beaucoup de nos intellectuels cherchèrent avec les colonisés en révolte un dénominateur commun. Nous aurions été coupables, mais également victimes ; l'abjuration du capitalisme et des valeurs bourgeoises rétablirait entre eux et nous la solidarité perdue par notre faute. J'ai connu et admiré Fanon. Je ne partageais nullement son analyse misérabiliste des Arabes. Les Arabes, je les voyais, moi, comme ils se voient : d'anciens seigneurs, des conquérants injustement déchus, de vieux classiques avides de se remettre à jour. Quant à nous, Français, eh bien non, nous n'étions nullement les victimes de nos dirigeants, lesquels n'étaient ni plus ni moins égoïstes que nous-mêmes. Non, l'exploitation dont pâtissait encore notre classe ouvrière n'avait pas grand-chose de commun avec l'oppression que, toutes classes ensemble, nous avions si longtemps fait peser sur autrui. Le péché social n'expliquait pas tout. Il n'annonçait pas, au prix de pénitences éloquentes, de futures parousies du Juste et du Transparent.

Alors quoi ! Parce que nos pères et nous-mêmes avions été des conquérants avides et bientôt des rentiers de l'histoire, parce que le malheur du monde avait en tel ou tel pays revêtu notre face et pris notre voix, pour cela nous aurions dû céder, et jouir de l'abandon comme naguère de la bonne prise ? La liberté des uns sortirait de la culpabilisation des autres ? Je vous le demande : ce masochisme eût-il suffi à libérer l'Algérie française, et nous d'elle ? Et si la faute dont nous nous accusions n'était qu'un

euphémisme propre à nous dispenser de reconnaître l'autre en tant que distinct de nous ? Qu'il fût reconnu et se reconnût pour tel ne serait-ce pas là, pour lui comme pour nous, la seule décolonisation véritable ? Vous l'avouerai-je, j'ai trop fréquenté l'Islam pour que le péché originel me dise rien qui vaille. Je ne veux pas de toi, saleté ! On n'a jamais tiré de toi rien de propre. Non ce n'est pas le péché des exploitants qui importe aux exploités. C'est leur exploitation, et qu'elle cesse, et que, pour le meilleur et pour le pire, elle s'enfonce dans le révolu.

Naturellement, ceux avec qui je militais au Comité universitaire, Jean Dresch, Laurent Schwartz, François Châtelet, Claude Bourdet et bien d'autres, n'avaient pas forcément mes idées, non plus que moi les leurs, qui ne se ramenaient pas, ai-je besoin de le dire, à la sentimentalité. La plupart, au contraire, participaient positivement de ce qu'on appelle aujourd'hui un projet de société, lequel n'était pas le même pour tous. Nous cheminions chacun notre chemin, ce qui est le droit de tout intellectuel. En l'occurrence, ces chemins convergeaient. Nous frappions d'illégitimité la bonne conscience coloniale. Nous liquidions le côté Alsace-Lorraine de l'Empire. Cela permit à d'autres forces, à d'autres calculs, à d'autres intérêts d'emporter la décision.

Bref, au moins depuis les années 40, la terre afro-asiatique fuyait sous nos pas. Ma motivation, comme on voit, ne vint pas d'un battage de coulpe. Si j'ai voulu l'indépendance pour les Algériens, si j'appelle à la renaissance de la Palestine, c'était, c'est tout simplement que j'aime les Arabes, et qu'au-delà de toutes les idées, de tous les griefs, de tous les malheurs, c'est à une joie solidaire que leur libéra-

tion nous convie. C'est bien cela : à une affirmation et à une volupté, à un recommencement du monde en tant que brûlure, à une résurrection du positif dans les relations entre peuples de la Terre. C'est au moment de l'indépendance algérienne, ou juste après (pendant l'hiver 1963), que, me trouvant sur la côte californienne, emporté par un furieux exil, j'écrivis *Dépossession du monde.*

Mais peut-être vaudra-t-il mieux, pour retrouver mon mouvement d'alors, nous reporter à un autre texte, écrit un peu auparavant, un texte de solitude — vous verrez pourquoi — et qui signalera mieux que tout ce que je pourrais dire aujourd'hui cette crête panoramique d'où se découvriront les deux versants de ma vie.

— *Deux versants, deux vérités ? Mais quel est donc votre signe zodiacal ?*

— Les Gémeaux.

Fragment d'un journal interrompu (écrit le 4 août 1962)

« Le sol algérien, dont, il y a quelques années encore, je me serais cru inséparable, a cédé sous nos pieds. Cédé ? Oh non ! C'est vous, bien plutôt, que j'ai suivies, promesses d'une terre adultérée ! Depuis dix ans, mes séjours en Orient n'ont fait que définir pour moi le sens d'une vie accrochée aux franges réciproques du sémitisme et de la latinité. J'ai plongé dans une *éris* méditerranéenne si enflam-

mée qu'à son souffle se sont abolis en moi les trop courts débats de la terre et de la tribu. Il y a bien longtemps que je me récitais une « prière pour le bon usage de l'Algérie ». Etre d'une terre, c'est la dépasser. Or, tous ou presque tous ceux qu'on appelle depuis quelque temps les Pieds-Noirs se sont bloqués au stade colonial. Et de même qu'un adulte, faute de mûrir, se reporte nostalgiquement aux souvenirs d'une adolescence illusoire, eux se reportent à une Algérie française qui n'a jamais été véritablement. Moi, au contraire, je suis parti, en me déracinant, comme eût dit mon père — mais où étaient pour lui les racines ? —, ou plutôt j'ai retourné mes racines vers l'avenir.

« La prière pour le bon usage est donc devenue oraison funèbre. Une chose est morte. Je n'aurais pas cru qu'elle le fût si complètement. Pis que morte : condamnée. Ce que j'avais vu au Liban et en Syrie : ces communautés chrétiennes vivaces, et qui ont allégrement dépassé le stade de la protection étrangère... »

— Laissez-moi interrompre votre lecture, puisque vous reprenez un texte vieux de quinze ans, n'est-ce pas ? Diriez-vous encore cela du Liban ?

— Etre d'une terre, c'est la dépasser. Il ne sera plus de Liban qu'à l'échelle de tout l'Orient arabe. Que son contour s'élargisse et non pas, comme le veulent certains, se pétrifie en se subdivisant. La planète, pour les Arabes chrétiens, musulmans et druzes, est devenue leur seul contour. Elle est devenue notre seul contour à tous. Ou plutôt les patries

sont la lisière où cette dilatation indéfinie, cette expansion en nous de l'Univers, se rencontre avec les objectivations de la mémoire : le sol, la langue, la communauté. Cette lisière mouvante, je souhaite qu'elle s'établisse en eux à la mesure d'un Proche-Orient rassemblé. Et de celui-là je répète à nouveau ce que j'écrivais en 1962.

— *Continuez.*

— Oui, je pensais que les Européens d'Algérie, ces « Algériens », comme si fièrement ils se disaient, sauraient à temps ressaisir le fil de l'histoire, justifier par leur énergie, leur inventivité, leur énergie vitale un droit de s'enraciner. Ne l'oublions pas, c'est à peu près ce que leur proposait le F.L.N. « Et voici qu'une furie submerge tout. L'Algérie coloniale s'achève en parodie sanglante d'elle-même. Ils tuent, ils brûlent, ils achèvent des blessés. En un mot, ils se font ce qu'ils croient que sont les Arabes, cependant que ces derniers assument, ou se préparent à assumer un rôle de citoyens. Dans cet échange sinistre de rôles une ambiguïté s'accomplit. Elle donne le pire, alors qu'elle aurait pu donner le bon ou le plausible, ou le tolérable. Le métissage culturel tourne à l'assassinat, sûrement plus terrible d'avoir négligé le mélange charnel, d'avoir, si l'on peut dire, survolé le sang. Car rien ne s'était uni sur cette terre où tout se mêlait. Le drame s'y était fait de la mutilation du désir. Les immigrés restés « vieux chrétiens » par la souche, s'étaient à leur insu africanisés. Ils constituent en ce moment même à Marseille, dans le Midi, par leurs bravades, une nouvelle immigration de

« sidis ». Immigrants désémigrés, plutôt que revenus au pays natal — il est resté là-bas, leur pays natal —, ils se sentent plus que jamais fourvoyés de la France.

Rien ne s'était uni ? Rectifions. L'absurdité terminale ne simplifie rien qu'en apparence. Il y avait bien eu, dans l'Algérie coloniale, échange, réciprocité. C'est le *sens* du processus qui manquait. Fausseté des rapports métropole/colon, colon/indigène, indigène/métropole. Triple fausseté. Totalisation dans le pire d'une multitude de contrefaçons. Attachements usurpés, services inutiles, mixités et non pas mélanges. Voisinages étanches, plus négatifs sans doute de n'être ni mariage ni enfantement, ni concubinage, et encore moins dialogue, mais qui étaient l'outrance, la sécheresse, le sarcasme suppléant à tout cela, répondant au défi dont nous soufflétait le manque de tout cela. Il y avait pourtant le compagnonnage et l'amitié, souvent, ou bien est-ce que je me trompe ? Cela n'aurait-il été que le privilège de quelques-uns ? Ah, comme il va être difficile de trouver le juste propos, le juste cri ! Et sur le seul plan de l'intelligence et de l'histoire, comme ils vont être difficiles les problèmes qu'il faudra résoudre, rétrospectivement, pour comprendre ce qui s'est passé, pour en tirer leçon. Oui sans doute, le démêlement du positif d'avec le négatif dans tous les domaines : passé, présent, avenir. J'ai écrit que « décoloniser » — ce mot à la mode — c'était cela. Mais quelle analyse jusqu'ici a-t-elle su pénétrer dans cette brousse noire de rancunes ? Pour ne l'avoir pas fait, les Egyptiens dé-culturent, même désexistent, si l'on peut dire. Et l'emploi de ce préfixe *dé,* comme dans « dé-colonisation » montre la naïveté des programmes et des credos.

Plus que jamais donc, l'analyse est necessaire, c'est-à-dire la rationalité s'agrippant à l'être, à l'être de l'affrontement. A mon être par conséquent. D'où, pour moi, la nécessité de ces souvenirs.

J'écris, et je vois, par la fenêtre de ma maison landaise, un vieux tilleul, dont une branche servait à mon père enfant pour descendre du grenier ; le puits ; la maison de ma tante. Cette maison-ci, de briques, de torchis et de bois à colombage, fut bâtie par mon arrière-grand-père, entre la mairie et l'église : double symbole de ce temps-là (monarchie de Juillet). A main gauche, il y avait « la forge », que je viens de faire abattre pour étendre un peu le jardin, avec le four, où ma bisaïeule cuisait le pain. J'ai gardé comme une relique le cercle de fer qui soutenait la gueule du four. Ces souvenirs patriarcaux, que me font-ils, que me sont-ils ? Et ma fidélité n'est-elle pas mimée plus que ressentie ?

C'est à la fin de la dernière guerre que, pour la première fois depuis l'adolescence, j'étais revenu à Saint-Julien. C'était un dimanche matin d'août. Il m'a repris aussitôt le chant forcené qui s'exhale, les jours d'été, du sous-bois de fougères, des ronces à mûres, vibrantes d'insectes au bord de la route. J'ai reconnu l'air miellé des pins. Les quatre enfants que j'avais alors, j'ai voulu les ramener ici. L'ancrage ? Déjà le Maroc n'était plus qu'un radeau. Je ne voyais pas encore de fin pour l'Algérie de ma jeunesse. Mais sans doute que cette fin, déjà je la pressentais. Or je retrouvais ici l'enfance de mon père. Je revenais rattacher à cette fragile amarre l'histoire de notre famille. Mon grand-père, parti pour l'Algérie comme

capitaine vétérinaire aux Chasseurs d'Afrique, puis pour l'Indochine où le choléra le saisit lors d'une incursion dans le Yun-Nan. Mon père ensuite, qui a tellement compté pour moi. Tenté par l'orientalisme, amateur d'art islamique, il est mort en 1946 : dernier directeur des Affaires musulmanes au Gouvernement général. Ma vie en somme a repris sa vie, en la défiant, la contredisant, mais finalement peut-être en l'accomplissant...

Avouons-le, je suis lié au passé, à tous ces passés ! A celui de ce village, sur la butte où il se blottit depuis le XII[e] siècle au moins (étape sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, d'où son nom...). C'est un village pauvre par le site, par le sol. Rien n'y pousse sur le sable quand on n'y met pas d'engrais. La flore y est monotone, la forêt artificielle. Son vrai *climax,* comme disent les botanistes, n'était pas celui du pin, désespérément « de rapport », mais de ces chênes que l'on voit de-ci de-là, et qui devaient se masser par bosquets impénétrables à l'époque du marais. Depuis tout s'est assaini, banalisé, médiocrisé, tout ensemble enrichi et appauvri, selon le symbole du bosquet de chênes de l'airial se transformant en sèches pinèdes. Ne cherchons pas ici de ces intensités de nature qui font la puissance des hommes, l'arrière-plan tellurique des femmes, la profondeur des coutumes. Tout y est bâti, non, plaqué sur le sable. Malice et respect humain, épargne opiniâtre et petite, sexualité avare, religion d'accoutumance, le village se dépeuple. Il reste alerte et digne, cependant, bien qu'étouffant ses gaietés gasconnes en décence et quant-à-soi familial. Plus profondément il reste solitaire et sauvage, fidèle à une souche de bergers et d'écumeurs de dunes.

Saint-Julien, c'est son nom, mais son patron est saint Augustin. Je pressens sous cette première anomalie la trace d'une vieille histoire. Lutte peut-être de l'obscure commune contre les Moines hospitaliers, retour possible, sous la Réforme, à saint Augustin qui est mon patron, celui de mon père, de mon fils aîné, et qui nous avait fait signe sur cette terre nord-africaine où nous aurons travaillé pendant trois quarts de siècle.

Cependant d'autres passés encore me sont proches. J'ai fait allusion à l'Afrique romaine. Je m'en suis quelquefois senti violemment. Dans cette année dite du Centenaire par exemple, où se coalisaient, à la gloire de l'établissement colonial, les réussites du ciel et de la terre : oh combien dénaturés l'un et l'autre... N'importe, saint Augustin, au printemps, fleurissait. Parmi l'odeur amère des rameaux de Pâques, dans l'ombreuse cathédrale d'Alger, elle-même usurpée, conquise et faussée comme le reste. Il fleurissait plus fidèlement encore sur les pierres antiques de Tipaza. Assez. Camus a dit le reste mieux que je ne saurais faire.

Passé latin, passé maghrébin, en moi tous deux entrelacés, je ne puis vous dissocier l'un de l'autre. Mais ce dualisme me replonge dans une histoire méditerranéenne, authentique après tout et qui ne demande qu'à revivre. L'Arabe, pour notre haut Moyen Age, c'était l'antique, l'oncle paternel, alchimiste et médecin. On s'en avise quand on observe à Saint-Sever, non loin d'ici, l'arabesque serpenter sur les chapiteaux, ou des monstres ailés veiller sur le porche de Moissac. Cette circulation de thèmes, cet échange qu'assumèrent des terroirs privilégiés comme l'Andalousie, des écoles comme celles de Montpellier, de

Salerne ou de Padoue, anima de hauts esprits. Ils respiraient l'hellénisme à travers « le Grand Commentateur ». L'Islam fut une part de notre vérité historique, interrompue aux sombres époques de la Méditerranée : au XIV[e] siècle par exemple. De ce point de vue, la colonisation a-t-elle été une époque de retrouvailles, ou le contraire ? Et l'expansion d'un pseudo-occidentalisme, qui accompagne paradoxalement la décolonisation, n'est-elle pas pour les Arabes le danger le plus terrible : une nouvelle et volontaire expatriation ?

En tout cas, me voici rapporté à ce temps de la séparation et de l'unité, qui est le mien. Il m'inspire ce recours à une antiquité méditerranéenne qui est ce qu'il y a de plus profond en moi. J'y puise, à volonté, le classique et le populaire, cette sensualité immédiate et, si l'on veut, grossière, en même temps que cette inquiétude qui est l'œil aveugle du plein midi. De cette ambivalence, et de son mélange « induit » plutôt que direct, avec l'arabo-berbère, une chose était en train de naître, qui est morte. Ou seulement ajournée ? Va-t-elle enfin se déployer en moi telle qu'elle s'était si obstinément refusée ? Alors, je pourrais me dire le dernier Français d'Algérie, ou le premier Arabo-Latin de la Méditerranée.

Les Pieds-Noirs n'ont été compris par personne. Camus, qui avait si bien décrit leur jeunesse limpide et cruelle, a fini par leur imputer le crime de *L'Etranger,* sans pour autant passer au camp de l'avenir. Un avenir tellement plus maternel que la justice ! Lui-même, le plus grand des Pieds-Noirs, le plus *dit* en tout cas, finit par une mort absurde, cependant

qu'eux... Eux s'étaient figés en régression, hélas ! Cela rend aujourd'hui presque dérisoire de supputer ce qu'ils seraient devenus si..., s'ils avaient laissé faire en eux le pays.

Leur première démission, je la situe au début du siècle, au moment où s'installa le primat de la richesse viticole. Régime de caste, désormais, plus que de classe. Il s'instaura au prix d'une transaction pernicieuse avec la Métropole. Celle-ci vous consolide contre l'indigène, ou même contre le « petit blanc ». En échange, vous abdiquez toutes les révoltes potentielles : celle de Toussaint-Louverture, bien entendu, mais aussi celle de Bolivar. Vous vous renoncez, en échange d'un aval politique et social. Et c'est pourquoi en Algérie se sera développé le type non du créole, mais du colon. L'indigène fait les frais de cette transaction. Il est définitivement séparé, encore que prétendument « naturalisé » (quel mot !). Non seulement sa force ne jouera pas dans un mélange, non plus que par le poids statistique des majorités, ou simplement des multitudes, mais on l'expurge aussi sur le plan moral et spirituel. On voudrait faire de lui un fantôme. Mais quoi ! Il résiste. Il fait mieux que de résister. Après avoir si longtemps non été, il existe, il crie. Il érige en signe vengeur l'âme singulière que vous lui refusez. Et votre combat contre son existence est si passionnément aveugle qu'il se ressent longtemps du combat que vous mèneriez contre un double infernal. Ce n'est que par la suite, et quand il est trop tard, qu'il s'avoue combat contre des hommes. Au moment où vous vous en apercevez éclate, du côté civil et militaire, l'émeute dite du 13 mai. Les prépondérants ne s'avisent qu'ils ont des hommes en face d'eux qu'au

moment où eux-mêmes, qui parlent si haut, et brandissent une Algérie perdue pour toujours, cèdent l'histoire à ceux qui la font.

Si l'hypothèse est exacte, je dois retrouver dès les années 1900, de quelque façon, le sentiment de ce quelque chose qui se consomma alors, ou plutôt se défit pour toujours. Les artistes, quelle que soit leur orientation, doivent d'une façon ou d'une autre en avoir été impressionnés. De fait, Louis Bertrand campa dans *La Cina* ce ruffian, inspiré de Max Régis, et dont la vitalité impudente tranche si fort sur le nihilisme petit-bourgeois des futurs Lagaillarde. Isabelle Eberhardt ressentit dans l'ombre de l'Islam je ne sais quoi d'éternel et de calciné. Quelle que fût la complexité, l'impureté de son message, elle eut le mérite d'exalter cette promesse bafouée, cette étincelle sous la cendre qu'il faut alors beaucoup de délicatesse, ou de sensualité, pour percevoir. Randau, surtout, le méconnu, si nous le décapons de son nietzschéisme à bon marché, de son symbolisme d'exportation, a ressenti cette exaltante possibilité, déjà tarie avant la guerre de 1914. Il a désigné dans *Les Algérianistes* et surtout dans *Les Colons,* un chemin qui déjà ne menait plus nulle part.

Vingt ans après, la solution était irrémédiablement perdue au plan du groupe. Elle ne pouvait déjà plus être tentée que par des individus. C'est là, au fond, ce qui m'a engagé dans les Affaires indigènes au Maroc. Je suis devenu homme de bureau arabe : et cela m'a fait vivre une bonne vingtaine d'années au contact journalier des Maghrébins, avant que l'Orient ne creusât en moi ces acquis, et ne me permît de les faire pointer vers les horizons qu'aujourd'hui j'explore. Et ces diverses couches du passé que je fais

remonter de ma fenêtre villageoise, rassemblent ainsi dans ma vision mon père, ma mère et moi-même. »

Le rôle que les Arabes auront joué dans ma vie est donc primordial. D'abord, je l'ai dit, comme élan de connaissance, tension vers ce que je sentais, au temps de ma jeunesse, avoir été perdu par les Français d'Afrique du Nord. Puis en tant qu'amis, et cela souvent et toujours. Et encore en tant que femmes, à qui je dois, par la révélation du plaisir, la guérison de mon adolescence. Enfin, et c'est le plus important, par le syllogisme politique qu'ils m'ont inspiré sur mes vingt-cinq ans, et qui m'a conduit à une réaction contre les idées de ma race et de ma caste. Sur ce point, l'intellectualité à la française s'alliait en moi à l'appétence de l'autre, pour me tirer de toutes les formes de colonialisme. Parce que je ressentais l'impossibilité de résoudre entre les Maghrébins et nous les problèmes dont mon cœur, ma chair exigeaient la solution, j'optais pour un changement radical. Rétrospectivement, ce sentiment se reportait sur mes origines. Du côté « petit blanc » de ma mère, il tirait non le conservatisme, comme attendu, mais la démocratie. Bien plus, il réutilisait en outil de connaissance l'aversion rancunière de l'immigré latin envers la bureaucratie coloniale. Le ressentiment de la proie vivace non seulement réagissait en moi contre le père sévère et puissant, mais j'en tirais des harmoniques à la révolte des peuples humiliés. « Arabe » j'étais au Maghreb, Indien en Amérique, serf dans l'Europe médiévale. De tout cela, puissant, suggestif, contradictoire, le symbolisme et la récupération ne pouvaient s'effectuer que sous une

enseigne de total renouveau. Le néo-Latin et l'homme de bureau arabe confluaient paradoxalement dans des attitudes d'intelligentsia. Et ces curieuses conjugaisons, comme il arrive souvent, se trouvaient préfigurées par des images de mon enfance, telles qu'elles resurgissent au moment où je vous parle.

1

Enfances au Maghreb

— C'était à Frenda, bourgade des hauts plateaux oranais. On découvre au nord des montagnes boisées de thuya et de chêne-liège. Non loin vers le sud commence la steppe à gazelles. Il n'y a pas si longtemps, l'autruche y courait. Dans la pièce exiguë de la commune mixte dite pompeusement cabinet de l'administrateur, mon père, derrière une table tendue de drap vert, fait, comme on dit, la *chikaya*. Des plaideurs, à croupetons, exposent leur cas, échangent l'argutie ou l'invective. Derrière eux un cavalier assure l'ordre, en burnous d'uniforme couleur bleu roi. Par la fenêtre se découvre une place complantée de maigres acacias, aux pieds desquels patientent d'autres plaideurs. Moi je me blottis au coin de la cheminée, où le feu pétille. Il fait très froid ce matin. J'ai sur les genoux le livre d'histoire de France de Lavisse, classes primaires. L'image représente Danton devant son tribunal. Le besoin d'une liberté sonore et dure s'insinue en moi, étrangement juxtaposé à l'exercice de la justice coloniale. Ne sommes-nous pas des civilisateurs ? Cela va de soi ! Bien

entendu, je ne me pose pas la question de savoir ce que je fais ici moi-même ni ce que mon père y fait, compte tenu des « grands principes » que nous inculque, de son côté, l'instituteur, un Savoyard des plus démocrates. Je ne trouve en tout cela nulle duperie, nulle contradiction, nulle menace de catastrophe.

— *Comme vous restez fidèle à Frenda !*

— Oui, c'est le doublet algérien de mon village landais. Il m'arrive souvent d'en évoquer le souvenir avec mon vieil ami Gustave Teboul, qui fréquenta comme moi sa petite école. J'ai déjà fait allusion à mes origines. Ma famille paternelle témoignait d'une ascension rurale caractéristique de notre XIX^e^ siècle : pour finir trois générations (dont moi) d'uniforme et de galons. Du côté de ma mère, je proviens d'une autre couche de Français d'Afrique du Nord. Un petit colon de la plaine de Relizane arrivé dans les années 70, et qui perdit sa terre lors de la crise de la vigne. Quelle mystification, quand on était un prépondérant d'Algérie dans notre génération, que de se réclamer des pères fondateurs et des ancêtres défricheurs ! Les défricheurs dormaient depuis longtemps dans des cimetières poussiéreux, et leur vignoble était passé aux mains des usuriers, des banquiers et finalement à celles de nouveaux authentiques. En fait, mon bisaïeul maternel finit dans la gêne. Si donc j'appartiens par mon père aux « Bureaux arabes », terminologie consacrée depuis Lamoricière, qui l'inaugura, je me rattache par ma mère à ce qu'on a depuis appelé « petits blancs ». Et comme il y a de ce côté du sang espagnol, je porte donc, en moi-

même, imbu, l'instinct des conflits de langues et d'ethnies, plus ou moins synonymes, dans le Maghreb d'alors, de la lutte de classes. Cela m'a aidé, je suppose, à comprendre les Arabes, mais peut-être aussi d'autres milieux : telle l'Amérique latine dont je me sens si proche. Il y a quatre ans, faisant une conférence à Caracas, j'avais, comme c'est l'usage là-bas, deux traducteurs, l'un à ma gauche, l'autre à ma droite. Leur version reflétait si peu ma pensée qu'à un certain moment je continuai moi-même dans un castillan rocailleux remonté de l'enfance. Il ne m'aura pas été non plus inutile d'entendre parler arabe dès le premier âge. C'est une des vertus de ces milieux de coudoiement, et c'est aussi peut-être l'une des nostalgiques indications de ce qui aurait pu être, mais n'a pas été du fait de la méchanceté des hommes. Lorsque je vois certaines réalisations multiraciales d'Amérique latine (Mexique ou Brésil) où l'origine a disparu, où le terme *indio* ne signifie plus l'Indien mais le campagnard, et où d'ailleurs la plupart des dirigeants sont issus de croisements, je rêve que telle aurait pu être la finalité du Maghreb, une synthèse où seraient entrés tous les éléments de la Méditerranée et tous ceux du monde arabo-berbère.

— *Y avez-vous tellement renoncé ?*

— Les luttes de décolonisation nous ont appris la nécessité des formations nationales. C'est en tant qu'Algériens, Français, Egyptiens, Espagnols, etc., que ces identités de la mer commune souderont un jour leurs rivages. L'hybridation a quelque chose de sinistre, alors que la synthèse pluraliste et consciente

traduit un élan du monde vers lui-même. D'autre part, à l'âge de l'analyse, toutes les procédures ont changé. Les spontanéités, déchargées d'une grande part de leur fonction, ont perdu leur sens. Peut-être n'y a-t-il plus de vérité de droit fil. Les identités collectives, naguère ennemies et se maudissant les unes les autres, se retrouveront ensemble dans les combinatoires de demain.

— *Vous m'avez dit un jour que, déjà enfant, vous déconcertiez. En quoi ?*

— Peut-être parce que j'étais le fils du *hâkem* ou administrateur, et que l'instituteur détestait l'autorité ; peut-être parce que me trouvant dans une classe de trente ou quarante écoliers de six à dix-huit ans, j'entendais toutes les langues et n'étais assimilable à aucune coterie. Je me vois adossé au mur de l'école entouré par un cercle moqueur et agressif. Je sors de ma poche un petit canif d'argent que m'avait donné ma mère, je l'ouvre (la lame mesure deux centimètres) et mon poing menu décrit des moulinets, cependant que le fils du *cadi* (le juge musulman), secouant sa vaste gandoura blanche, vient à ma rescousse pour dissiper les attaquants. Ici commence un clivage qui faillit aller assez loin entre mes compatriotes et moi. Je portais un intérêt passionné à tout ce qui touchait ces Arabes, considérés par les uns comme des adversaires et par les autres comme des corvéables. A moi, ils apparaissaient plutôt sous les traits de parents implicites.

Une autre scène. Nous sommes sur la place de la commune mixte, à midi. Les gens qui sont venus là